

Biophysique

Des oies qui font les montagnes russes sur l'Himalaya

Les oiseaux migrateurs parcourent des milliers de kilomètres et affrontent parfois la traversée de déserts arides ou de vastes océans. Cependant, très peu d'espèces s'aventurent à traverser le massif himalayen, qui oblige les oiseaux à voler très haut, où l'air est moins dense et où il est donc nécessaire de battre des ailes à une fréquence plus importante. L'oie à tête barrée (*Anser indicus*) est l'une des rares à effectuer ce trajet. Charles Bishop, de l'Université de Bangor, au Pays de Galles, et ses collègues ont suivi certains de ces oiseaux pour comprendre comment ils traversent l'Himalaya.

Quelle stratégie ces oies adoptent-elles ? Volent-elles à

une altitude fixe et élevée ou suivent-elles le relief, multipliant ainsi les ascensions et les descentes ? Des études précédentes avaient montré que ces oiseaux suivent plutôt le relief et limitent leurs ascensions à environ 6 000 mètres.

Il restait à estimer si cette stratégie des « montagnes russes » était avantageuse sur le plan énergétique. Pour ce faire, Charles Bishop et ses collègues ont équipé sept oies de plusieurs instruments afin de suivre leur rythme cardiaque, la fréquence de leurs battements d'ailes et leur altitude.

Les chercheurs ont montré que la puissance dépensée pour voler à 5 000 mètres est 1,7 fois plus importante que pour voler au niveau de la mer. En estimant



Lors de sa migration, l'oie à tête barrée franchit le massif himalayen. Elle le fait en suivant le relief, et non en volant à haute altitude.

le bilan d'énergie d'une oie qui a volé 15 heures en suivant le relief à environ 60 mètres du sol, ils ont montré que l'oiseau, malgré les phases d'ascension, a dépensé environ 8 % d'énergie en moins que s'il avait volé constamment

à l'altitude maximale de son parcours. En outre, l'oie profite de courants d'air ascensionnels lorsqu'elle doit gagner en altitude.

S. B.

C. M. Bishop et al., *Science*, vol. 347, pp. 250-254, 2015

LES { Partagez les savoirs } RENDEZ-VOUS DU MUSÉUM

SCIENCE

ENTRÉE GRATUITE

Au Jardin des Plantes
Détails sur mnhn.fr

AUTOUR DE L'EXPO **SUR LA PISTE DES GRANDS SINGES**

DU 11 FÉVRIER 2015 AU 21 MARS 2016

CONFÉRENCES

En partenariat avec l'Université permanente de Paris

Lundi 9 mars : Ce que primate m'apprit : fables anciennes et mythes modernes autour des grands singes, L. Vivès et C. Argot, Muséum.

Mercredi 11 mars : Le singe en propre ? Regards savants sur l'anatomie et les comportements des anthropoïdes au XIX^e siècle, C. Blanckaert, CNRS/EHESS/Muséum.

Jeudi 12 mars : La paléoplanète des singes, B. Senut, professeur au Muséum.

Mardi 17 mars : Milieu de vie des grands singes : la forêt tropicale, B. Riéra, CNRS/Muséum.

Mercredi 18 mars : Le bon goût de la viande de primate : des interdits traditionnels aux virus VIH et Ebola, A. Epelboin, CNRS/Muséum.

Grand Amphithéâtre du Muséum — 57 rue Cuvier, Paris 5^e — À 14h30

UN CHERCHEUR / UN LIVRE

Lundi 2 mars — 18h : *Les chimpanzés des Monts de la Lune* S. et J.-M. Krief, Belin/MNHN, 2014, 264 p.

UNE EXPO / DES DÉBATS

Lundi 9 mars — 18h : Exposition *Sur la piste des grands singes* S. Bahuchet, éco-anthropologue, Muséum, S. Krief, primatologue, Muséum, P.-E. Huet, directeur RSE Groupe Rougier.

FILMS

Lundi 30 mars — 18h : *Un amour de gorilles*, Réal. : J.-C. de Révière (2014, 52^e MUSEUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE). Séance dédiée à André Lucas, naturaliste et cinéaste, initiateur du film. Projection suivie d'échanges avec J.-C. de Révière, réalisateur, M.-C. Bomsel, vétérinaire, Muséum, Y. Girault, muséologue, Muséum et S. Masi, primatologue, Muséum.

Auditorium de la Grande Galerie de l'Évolution — 36 rue Geoffroy St-Hilaire, Paris 5^e

Astrophysique

Théâtre d'ombres dans un disque protoplanétaire

Le disque de l'étoile HD 142527 présente d'étonnantes zones sombres. À quoi correspondent-elles ? À l'ombre du disque interne, répondent des astronomes chiliens.

L'étoile HD 142527 est un laboratoire à ciel ouvert pour les astronomes qui étudient la formation des systèmes planétaires. Jeune et encore entourée de son disque protoplanétaire de gaz et de poussière, cette étoile avait déjà, en 2013, attiré l'attention de Simon Casassus, de l'Université du Chili à Santiago. Avec ses collègues, il en avait déterminé certaines caractéristiques, mais un aspect restait énigmatique : la partie externe du disque protoplanétaire arbore une atypique forme en fer à cheval dans les longueurs d'onde radio, et deux zones sombres en lumière infrarouge. Simon Casassus et deux jeunes astrophysiciens de son université ont poursuivi l'étude de ce système. Ils viennent de montrer que ces zones sombres sont probablement l'ombre de la partie interne (inclinée) du disque protoplanétaire sur la partie externe.

Comment se forme un système planétaire ? Dans ses grandes lignes, le scénario est assez simple. Une étoile qui vient de naître est entourée d'un disque de gaz et de poussière. Dans ce disque, la matière s'agregue et forme les germes de futures planètes. Ces planétésimaux accumulent la matière située sur leur orbite et creusent ainsi des sillons dans le disque. En quelques millions

d'années, les planètes captent une grande part du gaz et de la poussière, et le disque disparaît.

En 2013, Simon Casassus et son équipe ont étudié le disque de HD 142527, dont l'étoile est âgée d'environ un million d'années et distante de 646 années-lumière. Cette relative proximité en fait un objet d'étude privilégié pour comprendre la jeunesse des systèmes planétaires.

Le disque de HD 142527 est composé de trois régions : un disque interne qui s'étend jusqu'à 10 unités astronomiques de l'étoile (une unité astronomique correspond à la distance moyenne Terre-Soleil), suivi d'une zone pauvre en gaz et poussière allant jusqu'à 140 unités astronomiques, puis un disque externe qui s'étale jusqu'à environ 300 unités astronomiques.

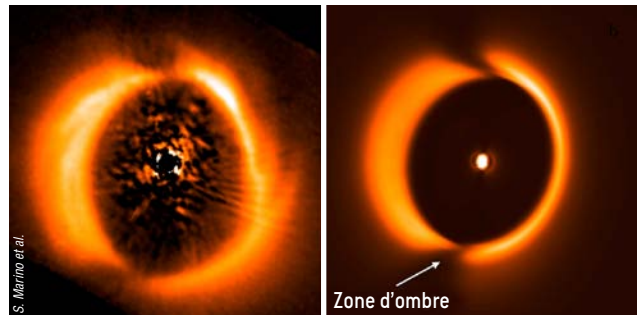
Les astronomes ont découvert des filaments de matière provenant des régions externes et qui traversent le sillon dépourvu de poussière, mais contenant encore du gaz résiduel. Lors de cette étude, ils avaient aussi remarqué que le disque externe ne dessinait pas un anneau complet, mais une sorte de fer à cheval. Cette forme et les filaments s'expliqueraient par la présence de planètes géantes, mais elles n'ont pas encore été détectées.

Des observations dans l'infrarouge ont révélé deux zones sombres presque diamétralement opposées dans le disque externe, zones pourtant non dépourvues de poussière. S'il ne s'agit pas de trous dans le disque, à quoi correspondent-elles ?

Simon Casassus et ses collègues ont imaginé que le disque interne est incliné par rapport

la poussière du disque interne. Si le disque interne est incliné de 70°, la simulation reproduit les zones d'ombre observées dans le disque de HD 142527, qui, en raison de l'épaisseur du disque interne, ne sont pas tout à fait diamétralement opposées.

Le fait que les disques ne soient pas dans le même plan est étonnant, mais cela pourrait



Comparaison entre l'image en infrarouge de l'étoile HD 142527 et de son disque (à gauche) et la simulation effectuée par l'équipe de Simon Casassus (à droite) qui reproduit bien les zones d'ombre observées.

au disque externe. Du fait de cette configuration, il projette une ombre sur le disque externe dans deux zones presque opposées.

Cependant, la résolution des images ne permet pas de voir distinctement le centre du système stellaire et de confirmer cette hypothèse. Les astronomes ont donc modélisé le système et la diffusion de la lumière à travers

être plus fréquent qu'on ne le pensait. Il reste néanmoins à comprendre pourquoi le disque interne est incliné ! La partie la plus proche de l'étoile basculerait au cours de la formation stellaire, sous l'effet de processus à déterminer.

S. B.

The Astrophysical Journal Letters, vol. 798(2), L44, 2015

Qu'il est beau mon chef !

Notre opinion sur les gens est influencée par leur beauté physique, mais l'inverse est-il vrai ? Jugeons-nous quelqu'un plus ou moins beau selon l'opinion que nous avons de lui ? Oui, selon une étude menée par Kevin Kniffin, de l'Université de Cornell, et ses collègues. Les chercheurs ont montré que le chef d'un groupe politique était jugé plus attirant par les adhérents de ce groupe que par ses opposants. Un biais de perception sans doute en partie responsable des romances entre subordonnés et dirigeants.

Peinture néandertalienne à l'ocre

Dans la grotte de Ciorei, en Roumanie, Marin Cărciumaru de l'Université de Valachie et des collègues ont découvert une pierre ronde (une géode) que des Néandertaliens avaient peinte avec de l'ocre rouge. Huit coupes taillées dans la partie supérieure de stalagmites ont par ailleurs été retrouvées dans un niveau archéologique riche en artefacts moustériens, caractéristiques des Néandertaliens. Les chercheurs pensent qu'elles ont servi à préparer la teinture d'ocre, car elles en contenaient des résidus.

Retrouvez
plus d'actualités sur
www.pourlascience.fr



Suivez les dernières actualités
de Pour la Science
sur les réseaux sociaux



POINT DE VUE

Le bisphénol A n'est pas une affaire classée

Une nouvelle expertise européenne a conclu qu'aux niveaux d'exposition actuels, ce perturbateur endocrinien est sans danger. La situation n'est pourtant pas si rassurante.

Barbara DEMENEIX et Vincent LAUDET



Barbara DEMENEIX codirige l'unité Évolution des régulations endocriniennes (UMR7221 CNRS/MNHN), à Paris.

© Pierre Maraval Productions

Fin janvier dernier, rendant publiques les résultats de son évaluation des risques du bisphénol A (BPA), l'Agence européenne chargée de la sécurité alimentaire (EFSA) a créé la surprise. Elle concluait « qu'aux niveaux actuels d'exposition, le BPA ne présente pas de risque pour la santé des consommateurs de tous les groupes d'âge [y compris les enfants à naître, les nourrissons et les adolescents] ». Dans le même temps, elle recommandait de réduire la dose journalière tolérable de BPA de 50 à 4 microgrammes par kilogramme et par jour ($\mu\text{g}/\text{kg}/\text{j}$).

Le bisphénol A est un perturbateur endocrinien, c'est-à-dire une molécule qui peut interférer avec le système hormonal. Utilisé dans la fabrication de plusieurs matériaux – papier thermique, contenants alimentaires en plastique, résines époxy, scellements dentaires, CD... –, il est présent dans les urines à une concentration moyenne de deux à quatre microgrammes par litre.

L'annonce de l'EFSA surprend, car de nombreuses études suggèrent que l'exposition au bisphénol A à de faibles doses peut induire des anomalies de la reproduction et serait impliquée dans le développement des maladies neurodéveloppementales. De fait, le bisphénol A est capable de stimuler

les récepteurs des œstrogènes, l'hormone qui contrôle les caractères sexuels secondaires de la femme, ou de moduler l'action des hormones thyroïdiennes, nécessaires au développement du cerveau.

En France et au Canada, le bisphénol A a fait l'objet de réglementations strictes et, depuis cette année en France, d'interdictions dans les contenants alimentaires. D'ailleurs l'Anses, l'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail, a publié en 2013 le

L'EFSA A ÉCARTÉ LA PLUPART
des études suggérant que les effets du BPA sont plus préoccupants qu'on ne le pensait.

résultat d'une expertise mettant en avant « les effets sanitaires du bisphénol A, en particulier pour la femme enceinte au regard des risques potentiels pour l'enfant à naître » et suggérant qu'il faudrait revoir la dose journalière tolérable de bisphénol A.

Comment deux agences sérieuses, travaillant sur les mêmes données, peuvent-elles avoir des avis différents ? Qui croire ? Et si le bisphénol A est sans danger, pourquoi réduire la dose journalière ? Pour comprendre la situation, il faut revenir sur les procédures d'évaluation des agences. Ces évaluations

prennent souvent plus de deux ans et il existe donc en général un hiatus entre les données scientifiques publiées et les résultats des évaluations. Pourtant, dans le cas du bisphénol A et d'autres molécules, ce hiatus est frappant, car de nombreuses études font état d'effets du bisphénol A à des doses bien inférieures à la dose journalière tolérable et que de nouveaux mécanismes d'action du bisphénol A ont été récemment proposés.

Les agences utilisent un cadre conceptuel qui vient de la toxicologie classique, c'est-à-dire de l'étude des poisons. On y considère qu'il existe une relation stricte entre la dose d'exposition et l'effet observé. Si on détermine que la dose la plus faible produisant un effet est $5 \text{ mg}/\text{kg}/\text{j}$, on considère qu'une exposition à une dose plus faible n'entraîne aucun effet et n'a donc pas de risque associé. Pour se donner une marge de sécurité, on réduit en général la dose minimale admissible d'un facteur 100 (soit $50 \mu\text{g}/\text{kg}/\text{j}$ dans notre exemple) et on considère qu'au-dessous, l'exposition est sans risque. Si l'on compare cette dose à l'exposition effective des populations (ce que font les panels de l'EFSA, par exemple) et que l'exposition se révèle à des doses inférieures à cette limite, on conclut que la molécule ne présente pas de danger aux expositions constatées.